

tours, et, soudainement, je pensais comment la vie de travail d'un bolchevik pourrait apparaître vue un millier d'années plus tard.

Le vieux éduquait ceux qui l'entouraient de cette manière, à moitié plaisantant, transformant ses propres désagréments en quelque chose de valable pour les jeunes qui l'entouraient.

Trotsky aimait la campagne mexicaine ; il aimait s'asseoir auprès d'un bon chauffeur et quitter les grandes routes bitumées pour quelque route obscure, pleine de trous, de galets, de boue et de cactus aux piquants acérés. De telles routes lui rappelaient les anciens temps des campagnes avec l'Armée Rouge. Mais ces excursions, qu'il appelait des « promenades », étaient dangereuses, et le Vieux devait se refuser ces plaisirs parfois pendant des mois.

Durant la dernière « promenade », le Vieux dormit plus que de coutume. Comme s'il était fatigué et que ce fût la première occasion depuis longtemps pour lui de se reposer. Il s'étendit sur le siège derrière moi et dormit depuis Cuernavaca presque jusqu'à Amecameca, où les volcans Popocatepetl et Ixtaccihualt, la femme endormie, rassemblent de grands nuages floconneux autour de leurs sommets blancs. Pendant qu'une autre voiture faisait le plein d'essence, nous nous arrêtasmes près d'une vieille hacienda avec des murs hérissés de tours en contre-fort. Le Vieux regarda les murs avec intérêt : « Un beau mur, mais médiéval. Comme notre propre prison. »

Comme nous approchions de Coyoacan, il se laissa glisser en bas du siège, de telle sorte que sa tête ne soit pas en vue, car de chacune des fenêtres donnant sur la rue aux alentours de la maison pouvait partir une rafale de mitrailleuse.

« La prochaine fois, nous devons avoir deux des meilleurs chauffeurs dans la voiture », dit le Vieux. Il pensait au danger que représentaient ces « promenades » agréables et à la possibilité que le chauffeur soit tué. Mais il n'y eut plus d'autre « promenade » pour appliquer cette suggestion. Depuis l'attentat du 24 mai jusqu'à la semaine précédant sa mort, Trotsky travailla à démasquer le Guépéou, combattant ses agents et ses complices, tels que Lombardo Tolédano, qui poursuivait une campagne enragée de discrédit, de calomnies et d'infectes attaques personnelles, sous le mot d'ordre du Guépéou revenant comme une litanie : « Expulsez le traître Trotsky du Mexique. »

Le samedi précédant l'attentat, Trotsky me dit qu'il avait pratiquement fini son travail démasquant les responsables de l'attaque du 24 mai, et qu'il comptait maintenant revenir à son « pauvre livre négligé sur Staline ». Mais avant de s'y mettre, il voulait savoir ce que je pensais de son projet d'écrire quelque chose sur la question du militarisme. Nous discutâmes la forme et le contenu d'un tel article, afin de savoir si ce serait un article pour *Fourth International* ou pour le *Socialist Appeal*, ou un article non signé, en raison des conditions mondiales.

La thèse de son projet, selon ses propres mots, tels que je me les rappelle, était la suivante : « Nous devons maintenant lutter pour en finir avec tous les résidus de pacifisme dans nos propres rangs. Ce pacifisme n'est pas seulement un héritage de notre entrée dans le parti socialiste, mais aussi un héritage de la dernière guerre impérialiste. Même les bolcheviks, en 1914, n'avaient pas la perspective de la prise du pouvoir. Notre politique, à ce moment-là, découlait plus ou moins du point de vue d'une opposition irréductible à la politique officielle du gouvernement. Même Lénine, lorsqu'il était en Suisse, écrivit quelques articles dans lesquels il disait que la deuxième ou la troisième génération verrait le socialisme, mais que nous ne la verrions pas. Maintenant, la situation mondiale est bien plus mûre qu'à ce moment-là. Notre politique doit découler de la perspective de la prise du pouvoir. Il y aura, dans la période qui vient, des situations révolutionnaires les unes après les autres. Ce sera une période riche en situations révolutionnaires. Tout d'abord, il y aura des défaites. Elles sont inévitables ; mais nous en tirerons des enseignements. Il est inévitable aussi que nous ayons des victoires. Une bonne

victoire peut changer toute la situation mondiale. Il n'est pas exclu que vous puissiez prendre le pouvoir aux Etats-Unis dans la période à venir. »

Nous discutâmes de cette thèse à plusieurs reprises au cours de la soirée. J'expliquai à Trotsky, d'après ma propre expérience, qu'il était très facile d'écrire une brochure sur la guerre, en en décrivant les causes et les horreurs, mais qu'il était beaucoup moins facile de dire aux ouvriers les premiers pas qu'ils avaient à faire, et que cette difficulté venait du fait que nous n'avions pas encore complètement déterminé notre politique par rapport au sentiment pacifiste. Je lui fis également part de ma réaction en présence des victoires d'Hitler, indiquant qu'elles ne reflétaient pas tant la force du fascisme que le pourrissement de l'impérialisme démocratique, pourrissement que nous n'avions pas encore mesuré dans toute sa profondeur et qui montrait clairement que nous étions plus près du pouvoir que nous ne l'avions pensé, qu'il faudrait peu de chose à la classe ouvrière pour en démolir tout l'édifice. « Bien sûr, dit Trotsky ; bien, j'aurai tout le temps pour penser au problème dans la journée de demain », se référant aux ordres du docteur, selon lesquels il devait rester au lit pour se reposer durant la journée du dimanche. Mais il s'intéressait tellement à cette thèse qu'il alla dans son bureau et commença à dicter immédiatement. J'entendais sa forte voix vibrante dictant au dictaphone, avec un fréquent « tochtka ! », jusqu'à 9 h. 30 ce soir-là et à nouveau le lundi matin. Il avait trouvé un excellent début pour son article, me dit-il juste avant déjeuner, utilisant comme point de départ le « misérable article » de Dwight Macdonald, publié dans *Partisan Review*, que je lui avais souligné. Il mentionnait aussi quelques-unes des tendances pacifistes dans le groupe minoritaire qui avait scissionné d'avec la IV^e Internationale et qu'il avait l'intention d'utiliser avec le pacifisme « misérable et méprisable » de Norman Thomas comme illustration à son article.

Le premier projet était tapé à la machine, sur son bureau, au moment où il fut attaqué. Connaissant les méthodes de travail de Trotsky, je suis sûr qu'il avait condensé ses idées principales ; les exemples et les citations manquaient en général ; il est possible qu'il ne fut pas encore arrivé à la formulation de l'idée principale. Mais l'attaque contre le pacifisme, telle qu'il l'exprimait dans sa conversation avec moi, fera certainement son chemin dans la IV^e Internationale tout entière dans la période à venir (1).

LES FUNÉRAILLES DE TROTSKY

Le 22 août, les funérailles de Trotsky furent organisées selon la coutume mexicaine. Un cortège suivit le cercueil lentement le long des rues. Une foule énorme suivit, depuis la chambre funéraire jusqu'au Panthéon, plus de 12 kilomètres. Au pas d'enterrement, la procession traversa une des régions ouvrières les plus peuplées de Mexico. Les rues étaient remplies de chaque côté par les gens les plus humbles de cette ville que Trotsky avait appris à aimer durant les dernières années de sa vie. Lorsque le cercueil approchait, recouvert d'un drapeau rouge, ils retiraient leur chapeau et restaient silencieux sur son passage.

Au Panthéon, trois des amis de Trotsky parlèrent sur sa tombe. Albert Goldman, qui avait défendu Trotsky devant la commission John Dewey, assura au peuple du Mexique, le seul pays qui accepta de lui donner asile, que son corps resterait définitivement ici. Il parla de la perte irréparable que la mort de Trotsky représentait pour la classe ouvrière mondiale.

Garcia Trevino, ancien dirigeant de la C.T.M., l'un des fondateurs de *El Popular* et socialiste bien connu, condamna Lombardo Tolé-

(1) Cet article inachevé paraît dans le numéro d'août 1946 de *La IV^e Internationale*.